CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 8 avril 2025. BERLIN / STAMITZ / KRAUS / MOZART. Orchestre de Chambre de Paris, Giovanni Antonini (direction)

Nous sommes au fabuleux Théâtre des Champs-Élysées pour un nouveau concert de l'Orchestre de Chambre de Paris – dirigé par le maestro Giovanni Antonini – et avec un programme symphonique composé exclusivement d'œuvres du 18e siècle.

Le concert commence avec la *Sinfonia à cinq pour cornet à bouquin, cordes et continuo* du compositeur méconnu **Johan Daniel Berlin**. Une belle œuvre courte et baroque à souhait, avec des contrastes thématiques très marqués. C'est l'occasion de (re)découvrir la sonorité particulière du cornet à bouquin, dont le timbre rappelle et les cuivres et les bois, grâce au talent virtuose du soliste **Adrien Ramon**. Immédiatement après, le *Concerto pour violoncelle n° 3 en ut majeur* du compositeur **Carl Stamitz**, figure emblématique de l'**École de Mannheim**, interprété par le violoncelliste **Benoît Grenet**. Une œuvre de style galant (pont stylistique entre le baroque tardif et le classicisme musical), véritable bijou d'élégance et de charme, d'une virtuosité remarquable mais pas exorbitante. Les mouvements extérieurs de l'opus, pleins d'esprit et de

vivacité, entourent un *Andante poco moderato* central d'une grande expressivité et beauté lyrique au niveau de l'instrument solo, avec un accompagnement discret mais tout à fait excellent de l'ensemble orchestral. Après les nombreux applaudissements, les deux solistes reviennent sur scène pour offrir un magnifique bis : il s'agît de *La Suave Melodia* d'Andrea Falconieri. Cette œuvre sublime qui est la seule ce soir à ne pas avoir été composée au 18e siècle, présente une belle mélodie diaphane abordée de façon singulière par chaque soliste et accompagnée subtilement par la claveciniste Ayumi Nakagawa.

Avant l'entracte, l'une des deux pièces de résistance au programme : l'incroyable *Symphonie en ut mineur* VB 142 du compositeur **Joseph Martin Kraus**. Kraus, parfois nommé « le Mozart suédois », est né la même année que le génie autrichien, et meurt exactement un an après. La symphonie, écrite en 1783 et beaucoup trop injustement méconnue de nos jours, est impressionnante à plusieurs égards. Il s'agît d'un remaniement d'une symphonie préexistante du compositeur, la *Symphonie en do dièse mineur* VB 140 ; probablement réalisé avec l'intention de rendre l'opus plus accessible aux viennois (c'est lors de sa grande tournée européenne de 1782-1787 qu'il rencontre Haydn et Gluck, il rejoint la même loge maçonnique de Mozart !). L'œuvre en trois mouvements est dramatique par sa tonalité mineure et un superbe exemple de pré-romantisme musical. Le premier mouvement commence avec une introduction lente et sombre qui crée une atmosphère tendue, laissant rapidement place à un *Allegro* vigoureux. Il est marqué par des rythmes saccadés, des contrastes dynamiques audacieux et une énergie incessante. Les thèmes musicaux se déploient avec une urgence saisissante, et sont fièrement portés par les cordes et ponctués par les timbres sombres des cors et des hautbois. Le deuxième mouvement offre un répit lyrique avec sa mélodie tendre et chantante planant au-dessus d'un orchestre temporairement sobre et laissant transparaître une profondeur sentimentale sans affectation. L'*Allegro assai* qui clôt

l’œuvre est une véritable explosion musicale, fougueuse et palpitante. Une conclusion compacte et fulgurante où la tension dramatique constante se métamorphose parfaitement en une résolution tout à fait triomphale !!!

Après l’entracte, et pour finir le concert tout en grandeur et majesté, l’incomparable *Symphonie n° 41 en ut majeur* de **W. A. Mozart**. Nous remarquons immédiatement le choix d’un *tempo* rapide par le chef Antonini, en toute fidélité à la convention musicale de l’époque de Mozart, et loin des longueurs post-romantiques en vigueur depuis le début du 20e siècle. Ce parti pris que nous apprécions, rehausse curieusement les mouvements intérieurs : le deuxième toujours introspectif et tendre sans être écœurant, le troisième reste raffiné mais avec une certaine robustesse. Les musiciens sous la direction d*u maestro* **Giovanni Antonini** semblent être tous habités par la magnifique musique de cette œuvre qu’ils interprètent de façon passionnante et passionnée. Dans le *Molto Allegro* final nous arrivons au plus haut sommet d’expressivité, de rigueur intellectuelle et d’exubérance jubilatoire de toute la soirée, avec sa forme unique de sonate-fuguée où tous les thèmes musicaux se réunissent en une apothéose inégalée.

Encore un magnifique concert de l’**Orchestre de Chambre de Paris** au Théâtre des Champs-Élysées. Leur prochain rendez-vous à l’Avenue Montaigne met en valeur le violoncelle à nouveau, dans un programme symphonique concertant autour d’Elgar et de Schubert. Il aura lieu le 19 juin 2025, alors à vos agendas !

CRITIQUE, concert. Paris, Théâtre des Champs-Élysées, le 8

avril 2025. BERLIN / STAMITZ / KRAUS / MOZART. Orchestre de Chambre de Paris, Giovanni Antonini (direction). Crédit photographique © David Blondin

---

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette)

Le printemps porte en lui l'idée de renouveau, de jeunesse, de fraîcheur, de vivacité, de limpidité. Un groupe musical possède en lui ces caractéristiques au plus haut niveau : c'est l'extraordinaire Trio Pantoum qui a clôturé le Printemps des arts de Monte-Carlo. Ce trio est un printemps à lui tout seul !

Il fallait l'entendre interpréter le *Trio* de **Maurice Ravel**. Cette œuvre est emblématique pour cet ensemble. Il a pris le nom, *Pantoum*, de son deuxième mouvement – forme poétique de Malaisie qui a inspiré Ravel. Nous avons rarement entendu une interprétation aussi fine, subtile, limpide, précise, transparente de cette œuvre. Le souffle d'un zéphyr passait

sous leurs archets. Et ces *pianissimi* ! Avez-vous déjà entendu des nuances plus fines, des sons plus transparents ? Ces jeunes nous ont donné une leçon. Il fallait également les entendre dans le *Quatuor pour la fin du temps* d'**Olivier Messiaen**, dans lequel ils furent rejoints par la clarinettiste **Ann Lepage**. De cette œuvre créée dans les conditions atroces que l'on sait – dans un camp de prisonnier pendant la guerre – ils donnèrent une interprétation frémissante, élégante, jaillissante, inspirée, parfaite au plan de l'intonation, du phrasé, de la virtuosité. Ainsi s'enchaînèrent ces indescriptibles « *Liturgie de cristal* », « *Vocalise de l'ange* », « *Fouillis d'arc en ciel* » qui constituent cette œuvre. Lorsque la clarinettiste entama l'« *Abîme des oiseaux* », il se fit un silence dans la salle. On était accroché à son souffle. Le temps n'était peut-être pas fini. En tout cas, il était suspendu. Puis ce fut la « *Louange à l'immortalité de Jésus* » : à ce moment ultime de l'œuvre le chant solitaire du violon s'élève vers le ciel, accompagné de tintements angéliques du piano.

Ainsi s'achevait le Printemps des arts. Une « *Fin du temps* » pour une fin de « Printemps »…

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette). Crédit photographique © Alice Blangero

CRITIQUE, concert. CLERMONT-FERRAND, Opéra-Théâtre, le 6 avril 2025. BACH : La Passion selon Saint-Matthieu. W. Güra, L. Morvan, J. Roset, G. Bridelli… Orchestre National Auvergne-Rhône-Alpes, NFM Choir, Enrico Onofri (direction)

Ce samedi soir, l'Opéra-Théâtre de Clermont-Ferrand a vibré au rythme d'une superbe interprétation de *La Passion selon Saint-Matthieu* de Jean-Sébastien Bach, sous la direction inspirée du chef italien Enrico Onofri. Avec l'Orchestre National Auvergne-Rhône-Alpes, un ensemble de solistes exceptionnels et un chœur d'une précision remarquable, cette soirée s'est imposée comme un moment de grâce musicale et spirituelle.

Spécialiste reconnu de la musique baroque, **Enrico Onofri** a insufflé à cette *Passion* une énergie à la fois dramatique et méditative. Son approche, alliant dynamisme et sensibilité, a

permis de révéler toute la richesse polyphonique de l'œuvre, tout en maintenant une tension narrative captivante. Les contrastes entre les moments introspectifs et les épisodes tumultueux (comme les turbulents *turba*, ces foules hostiles) étaient parfaitement maîtrisés, soulignant le génie dramatique de Bach. Sous sa baguette, l'**Orchestre National Auvergne-Rhône-Alpes** a déployé une palette sonore d'une grande finesse, avec des cordes chaleureuses, des bois expressifs et une basse continue à la fois souple et rigoureuse. La phalange auvergnate a par ailleurs démontré une maîtrise totale du style baroque, bien que jouant sur instruments modernes (hors un clavecin et une viole de gambe), avec des nuances subtiles et un dialogue constant avec les voix.

Le ténor allemand **Werner Güra**, grand spécialiste du rôle crucial de l'Évangéliste, a livré une performance d'une intelligence musicale rare. Sa voix claire, son phrasé impeccable et son engagement dramatique ont donné à la narration une intensité presque théâtrale. Chaque récitatif était empreint d'une émotion subtile, qu'il s'agisse de décrire la trahison de Judas, le reniement de Pierre ou la crucifixion. Son timbre à la fois noble et fragile a apporté une dimension profondément humaine à ce récit sacré. De son côté, le jeune **Louis Morvan**, dans le rôle du Christ, a impressionné par son autorité vocale et sa présence scénique. Sa voix de basse, à la fois sombre et rayonnante, a apporté une solennité touchante aux paroles du Fils de Dieu. Son *« Eli, Eli, lama sabachthani ? »* (« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*«) fut un moment d'une poignante intensité. Autour d'eux, les autres solistes ont brillé par leur excellence, à l'instar de **Julie Roset** (soprano) qui a ébloui par la pureté cristalline de son timbre et son agilité dans les airs, notamment *« Aus Liebe will mein Heiland sterben »*, où sa voix semblait flotter avec une grâce angélique. L'alto italienne **Giuseppina Bridelli** (alto) a captivé par sa riche palette expressive, notamment dans *« Erbarme dich »*, accompagnée d'un violon solo bouleversant,

tandis que **Fabien Hyon** (ténor) a apporté une ferveur remarquable à ses interventions, notamment dans son « *Geduld* ». Enfin, **Thomas Dolié** (baryton) a marqué les esprits par son engagement et sa puissance dramatique, notamment dans les airs de méditation.

Quant au **Chœur NFM** (de Wroclaw), préparé avec rigueur par **Lionel Sow,** ils ont été d'une précision et d'une expressivité rares. Les *turba* (chœurs de la foule) étaient particulièrement saisissants, alternant entre violence et moquerie avec une énergie communicative.

Bref, une performance qui a touché l'âme de son public… et qui ne manquera pas d'enthousiasmer le public parisien du Théâtre des Champs-Elysées où le concert sera repris ce mercredi 9 avril !…

CRITIQUE, concert. CLERMONT-FD, Opéra-Théâtre, le 6 avril 2025. BACH : La Passion selon Saint-Matthieu. W. Güra, L. Morvan, J. Roset, G. Bridelli… Orchestre National Auvergne-Rhône-Alpes, NFM Choir, Enrico Onofri (direction). Crédit photographique © Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, concert. PARIS,

salle Cortot, le 30 mars. « Dans le style ancien », GRIEG, KREISLER, VITALI, BRITTEN, LILI BOULANGER… Orchestre Lamoureux, Hugues Borsarello, premier violon.

Cet après-midi les cordes de l'Orchestre Lamoureux font vibrer l'écrin acoustique de la salle Cortot [parfaitement dimensionnée pour l'occasion et pour l'effectif réuni sur scène], dans un programme intitulé » *dans le style ancien* » ; l'enchaînement des œuvres déroule en réalité, un festival de défis continus pour les cordes seules, appelées à déployer et faire chanter toutes les nuances et les couleurs de chaque partitions.

D'emblée les instrumentistes sous la houlette du violoniste (et conseiller artistique de l'Orchestre), **Hugues Borsarello** conduisent l'auditeur dans la narration prenante de **Grieg** [suite pour cordes « du temps de Holberg »] dont de fait la

Suite de danses, nourrit une sonorité chaude et active, comme traversée par les éléments de la nature nordique. On y détecte la même architecture à la fois aérée et passionnée que dans Peer Gynt ; sa tendresse tragique, un flux narratif aussi très bien calibré qui inscrit l'énoncé collectif dans une atmosphère de légende.

Puis Hugues Borsarello se lève et se tient debout au centre de la scène face au public pour le **Kreisler**, tout aussi fin et ardent, et porté par un souffle et une ampleur immédiats. La complicité entre l'orchestre et le soliste édifient à chaque reprise une cathédrale à la fois tendue et lumineuse, exigeant du soliste, agilité, longueur et finesse de son.
Évidemment le violoniste Fritz Kreisler pastiche le geste démiurgique des grands virtuoses du XIXème, dans le sillon d'un Paganini et d'un Ernst, tous deux rivaux partageant la quête d'une virtuosité transcendante ; le « Prélude et Allegro » d'un Kreisler qui imite idéalement les grands Baroques tardifs (la pièce fut même attribuée à Gaetano Pugnani), semble comme traversé par une vision brûlante et céleste dont les musiciens rendent palpable l'élan ascensionnel irrépressible.

Plus surprenante est la Chaconne de **Vitali**, œuvre ample elle aussi et développée où les musiciens savent dans ce balancement si caractéristique de la source baroque [lullyste], négocier entre densité, allant, transparence.

Puis le collectif retrouve une parure orchestrale dense et aérée dans les presque 20 mn que compte **la « Simple Symphony » de Britten**. Comme la suite de Grieg, la courte symphonie du Britannique enchaîne quatre mouvements de danses néo baroques, chacun avec nerf et caractère. Sa simplicité et son sens des caractères, son flux pour les cordes seules assurent à la partition une séduction immédiate. Cette évidence dans l'écriture est propre au compositeur âgé de 20 ans, encore étudiant au Royal college of Music et qui vient de découvrir ébloui l'œuvre orchestrale de Frank Bridge qui fut aussi son

professeur.

La première danse « Boisterous Bourrée » (Presto) déploie un contrepoint très baroque tardif, dans l'esprit d'une fête galante avant le final, clairement facétieux. Britten admire les anciens dont il tire sa propre matière rythmique et poétique, ce qu'expriment parfaitement les instrumentistes. Leur maîtrise des pizzicati dansants dans le » Scherzo » [Playful Pizzicato / Allegro] convainc particulièrement. C'est une claire référence à l'hyperactivité virtuose vivaldienne, et le moyen assez spectaculaire laissé aux instrumentistes de faire chanter leur instruments sans leurs archets.
Plus introspective [et plus longue que les autres mouvements], la Sarabande [Poco lento] recycle un air antérieur pour piano que Britten a probablement composé 10 ans auparavant. Les musiciens en soulignent allusivement la référence presque directe à la Suite n°11 en ré mineur de Haendel [et sa citation inoubliable dans le film de Kubrick, « Barry Lyndon »], sa gravité et même sa douleur profonde qui renoue aussi avec le sentiment du dénuement et des vanités, propre au génie britannique du XVIIe : Purcell soi-même. Enfin apothéose finale bienvenue, » Frolicsome Finale » (Prestissimo) offre la plus belle des conclusions collectives : lumineuse et frénétiquement contrastée, la séquence finale réactive les facéties du viennois Haydn, dans des écarts expressifs empruntés à CPE BACH et le style Sturm und drang le plus impérieux …. C'est aussi toute l'énergie juvénile de BRITTEN qui semble avoir enfin le dernier mot.



Beau contraste avec la pièce finale d'une exquise délicatesse, signée de **Lili Boulanger** (Prix de Rome, 1913), génie juvénile elle aussi, mais fauchée à 23 ans [1918] et dont la puissance profonde et poétique se déploie dans le

court et très suggestif « D’un matin de printemps » [pendant « D’un soir triste » avec lequel la pièce fonctionne comme un diptyque]. Le traitement des masses, la prodigieuse texture des timbres, d’une sensualité mystérieuse, toujours scintillante et suggestive comme alanguie et irrésolue, l’intelligence de l’orchestration qui est proche d’un Roussel et d’un Ravel, s’expriment sans contrainte avec ce souci des harmonies si subtiles [post wagnériennes, post franckistes] qui est la marque d’une compositrice étonnamment mûre et juste, malgré son jeune âge. Dans le scintillement des cordes, enfle une volupté inquiète que les musiciens font jaillir avec sensibilité.

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, salle Cortot, le 30 mars. » Dans le style ancien », GRIEG, KREISLER, VITALI, BRITTEN, LILI BOULANGER… Orchestre Lamoureux, Hugues Borsarello, premier violon.
Photo © classiquenews mars 2025

_____

programme

Edvard Grieg,
Du Temps de Holberg, suite pour cordes

Fritz Kreisler
Prélude et Allegro, dans le style de Pugnani

Tomaso Antonio Vitali
Chaconne

Benjamin Britten
Simple Symphony

Lili Boulanger

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 5 avril 2025. BRAHMS / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Lyon, David Grimal (violon solo et direction)

Pour ce nouveau concert symphonique à l’Auditorium de Lyon, l’émotion est palpable dès les premières notes : David Grimal, avec sa double casquette de soliste et chef d’orchestre (depuis son violon), offre au public lyonnais une performance magistrale, mêlant prouesse technique et profondeur expressive. Le programme, audacieux et poignant, juxtaposent le *Concerto pour violon* de Johannes Brahms et la *Symphonie n°11 « L’Année 1905 »* de Dmitri Chostakovitch – deux monuments de l’histoire musicale, interprétés avec une intensité rare.

Dès l'attaque des premiers accords de la phalange lyonnaise dans le *Concerto pour violon en ré majeur* de Brahms, l'alchimie fut immédiate. **David Grimal**, en soliste, a imposé un son à la fois puissant et délicat, naviguant entre la virtuosité étincelante du premier mouvement et le lyrisme envoûtant de l'*Adagio*. Son jeu, d'une précision diabolique, transcende la partition : les doubles cordes résonnent avec une clarté cristalline, tandis que les passages en *pianissimo* semblent suspendre le temps. La complicité avec l'**Orchestre national de Lyon** est évidente. Dirigé debout depuis son violon – une prouesse en soi –, Grimal a insufflé une dynamique organique, presque conversationnelle, entre l'orchestre et lui. Le dialogue avec les bois (notamment la sublime réponse du hautbois dans le deuxième mouvement) fut un moment de grâce pure. Le finale, noté *Allegro giocoso,* a emporté l'adhésion du public par son énergie follement contagieuse, conclue par une véritable ovation.

Si Brahms avait enflammé la salle, Chostakovitch l'a ensuite glacée d'effroi – et fascinée par son souffle épique. La *Symphonie n°11 « L'Année 1905 »,* dédiée à la répression sanglante de la révolution russe, est une œuvre cinématographique, presque visuelle. Sous la direction de Grimal – dirigeant cette fois assis en tant que premier violon super soliste -, l'Orchestre National de Lyon déploie une palette sonore d'une richesse inouïe. Dès le premier mouvement (*"Le Palais d'Hiver"*) – une plaine sonore glaciale parcourue de murmures inquiétants –, les cordes en sourdine créent une atmosphère oppressante, tandis que les cuivres, d'une précision militaire, annoncent l'orage. Le deuxième mouvement (*"Le 9 Janvier"*), explosion de violence orchestrale, sonne comme un tourbillon de fureur : les percussions (timbales, caisse claire, gong) martèlent une marche funèbre, les cordes déchirent l'espace, et les trompettes semblent crier la révolte. Grimal, en chef inspiré, magnifie les contrastes : les moments de silence pesant (comme avant la fusillade) sont aussi saisissants que les déferlements orchestraux. La mélodie

révolutionnaire *« Écoutez ! »*, reprise en *leitmotiv*, gagne en puissance tragique à chaque retour. Quant à l'apothéose finale, entre résignation et espoir, elle laisse la salle sous le choc – avant un tonnerre d'applaudissements, et un public qui sort ébranlé, transporté, et visiblement conquis. Un sans-faute artistique, qui confirme une fois de plus que la musique symphonique, quand elle est servie avec une telle passion, reste une expérience inégalable.

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 5 avril 2025. BRAHMS / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Lyon, David Grimal (violon solo et direction). Crédit photographique © Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 4 avril 2025. BACH / KAPRALOVA / MENDELSSOHN. Orchestre National Avignon-Provence, Adam laloum (piano), Léo Margue (direction)

L'Orchestre National Avignon-Provence – sous la direction énergique et raffinée du jeune chef français Léo Margue (nommé dans la catégorie « Révélation chef d'orchestre » aux Victoires de la musique classique 2024) – a offert une soirée musicale d'une remarquable cohérence, mêlant baroque, romantisme et musique du XXe siècle avec une grâce et une précision captivantes. Au programme : le *Concerto pour piano n°1 en ré mineur* de Jean-Sébastien Bach, la *Partita pour piano et cordes* de Vitězslava Kaprálová en première partie, et la *Symphonie n°1 en ut mineur, op. 11* de Felix Mendelssohn en seconde partie. Le jeune pianiste français Adam Laloum, connu pour son toucher délicat et son intelligence musicale, était l'invité d'honneur de cette belle soirée symphonique.

D'emblée, la phalange provençale et Adam Laloum ont imposé une lecture dynamique et profondément expressive de ce *concerto* de Bach, originellement écrit pour clavecin mais magnifiquement adapté au piano moderne. Laloum a fait montre d'une articulation cristalline, tout en insufflant une vitalité rythmique qui a évité tout académisme. Son dialogue avec les cordes de l'orchestre fut d'une grande complicité, particulièrement dans l'*Adagio,* où sa mélancolie poétique s'est élevée au-dessus d'un accompagnement délicat et soutenu. L'*Allegro* final a emporté l'adhésion par son énergie contagieuse, où la direction précise de Léo Margue a permis un équilibre parfait entre le piano et l'orchestre.

Œuvre bien moins connue que celle de Bach, la *Partita* (1938) de Kaprálová, compositrice tchèque disparue prématurément, a été une révélation. Léo Margue a su en souligner les

contrastes, entre l'âpreté rythmique des mouvements vifs et la mélancolie slave des passages lyriques. Laloum, dans un rôle plus percussif, a joué avec une clarté impressionnante, tandis que les cordes de l'orchestre ont brillé par leur engagement et leur précision dans les changements d'atmosphère. Une œuvre qui mériterait d'être jouée plus souvent, tant son langage, à la fois moderne et accessible, a su toucher le public.

La seconde partie de soirée donnait à entendre la *Symphonie n°1* de Mendelssohn, composée à seulement 15 ans mais d'une maturité stupéfiante. Léo Margue a dirigé avec une autorité naturelle, soulignant la fougue juvénile de l'œuvre tout en révélant les subtilités harmoniques. Dès les premières mesures, du *Molto Allegro*, l'orchestre a déployé une énergie galvanisante, avec des pupitres de cordes d'une grande agilité et des cuivres impeccables. Dans l'*Andante,* le chant des cordes, soutenu par un *legato* exemplaire, a apporté une pause méditative d'une grande beauté., tandis que l'*Allegro con fuoco* final a permis à l'orchestre de conclure en apothéose, dans un tourbillon de notes où chaque section a pu briller, sous la direction précise et inspirée du jeune chef.

Un concert qui restera parmi les temps forts de la saison 24/25 de l'ONAP, tant pour la qualité des interprétations que pour l'audace de sa programmation !

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 4 avril 2025. BACH / KAPRALOVA / MENDELSSOHN. Orchestre National Avignon Provence, Adam laloum (piano), Léo Margue (direction). Crédit photographique © Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, spectacle. PARIS, Sainte-Chapelle, 3ème Festival Opéra, Lyric & Co, le 30 mars 2025. Bach & the Future avec Myriam Ould-Braham, danseuse-étoile et Mickaël Lafon, sujet, membres du Ballet de l'Opéra National de Paris, KLASSIK Ensemble.

Pour son concert inaugural, le 3è Festival OPERA LYRIC & CO (à l'affiche parisienne jusqu'au 1er mai 2025) s'ouvre magistralement dans l'écrin spectaculaire et inoubliable de la Sainte-Chapelle au coeur de l'île de la Cité à Paris. Imaginé et sublimé par les choix artistiques du producteur Yann Harleaux (- comme il l'a parfaitement développé dans l'éditorial qui vaut intention

générale, en ligne sur le site dédié du festival parisien / EUROMUSIC), cette édition se construit sur la thématique poétique des « Miroirs » ; un jeu de dialogue et d'échanges concertés qui magnifie l'apport des deux parties ainsi cultivées dans une dynamique complémentaire …

photos © Mélanie Florentina photgraphe



C’est évidement le cas de l’écrin patrimonial de la Sainte-Chapelle, édifiée pour le premier ensemble palatial des rois de France, par Saint-Louis au XIIIè ; la boîte somptueuse, de pierre et de verre, couverte de vitraux colorés translucides et d’une hauteur vertigineuse dialogue de façon générique ainsi avec la musique et ce soir, avec la danse…
Deux danseurs issus du **Ballet de l’Opéra National de Paris** se prêtent au jeu des échos suggestifs, des filiations et des équivalences secrètes, souvent fécondes en images, figures, sensations des plus oniriques : **Myriam Ould-Braham**, danseuse-étoile, et **Mickaël Lafon**, sujet.
Les arcatures, les décors en arêtes vives comme le chatoiement des couleurs des murs de lumière de la fabuleuse chapelle palatine inspirent le geste inspiré des instrumentistes (5 musiciens chevronnés, tous joueurs de cordes, soit un quatuor augmenté d’un violon supplémentaire formant le dénommé »

KLASSIK Ensemble »). La formidable acoustique projette idéalement chaque nuance, chaque phrasé, lesquels, dans une telle enceinte féerique, vibre tout à fait autrement, comparé à une salle de concert.
D'autant que chaque musicien placé dans une niche et comme s'il faisait partie du décor architectural, semble participer à l'action d'un polyptique musical grandeur nature. De quoi transformer dès les premières mesures du concert, la Sainte-Chapelle, telle une fabuleuse boîte à musique.

Ce décor étant planté, le programme commence par l'arrivée des musiciens depuis le fond de la salle vers l'autel aux rythmes prenants des Indes Galantes de Rameau, tambourin à l'appui. Puis le couple des danseurs ouvre le bal dans un duo ondulant et suspendu qui multiplie les extensions et les ports de bras selon la signature du Ballet parisien, entre élégance et grâce, précision et fluidité ; les corps s'éloignent, fusionnent, dialoguent, portés à l'avenant, sur l'un des Brandebourgeois de JS Bach ; puis les instrumentistes enchaînent plusieurs pièces purement instrumentales qui sont aussi des danses parmi les plus entraînantes, signées Piazzolla, ou Tchaïkovsky (plusieurs extraits de Casse Noisette).
L'un des points forts de ce programme bien équilibré est le solo du danseur, torse nu, dans un langage contemporain, évoluant en arabesques, tensions et détentes, avec un sens de l'équilibre et de l'apesanteur toujours étonnamment contrôlé. D'autant plus extatique et même contemplatif que **Mickaël Lafon** évolue sur une transcription à 5 du fameux Aria préliminaire, à la fois calme et voluptueux, qui amorce le cycle des Variations Goldberg du même Bach : instant magique dont le flux magicien a cette capacité de suspendre le temps.



Le duo des danseurs se recompose enfin ; ils dessinent dans l’espace même de l’architecture, des lignes fugaces, éphémères, ouvertes puis fermées, autant de figures d’une géométrie imaginaire dont la dynamique ténue dialogue directement avec les proportions et la divine harmonie de la Sainte-Chapelle. En miroir, **Myriam Ould-Braham** réalise ensuite un solo en tutu blanc, cygne renouvelé pour une danse dont la tenue élégantissime semble sur l’or des arches gothiques, ressusciter l’enchantement de tant de ballets romantiques néo gothiques : c’est à nouveau un accomplissement personnel, qui dévoile aussi une partie du fabuleux tempérament artistique de la Ballerina, grâce et expression fusionnées. L’expérience est unique dans un cadre aussi sublime.

Bien d’autres événements de musique vous attendent **jusqu’au 1er mai prochain**, alliant voix et instruments comme autant de jalons d’un rituel musical et artistique, désormais incontournable à Paris, au cœur de son quartier historique.



CRITIQUE, spectacle. PARIS, Sainte-Chapelle, 3ème Festival Opéra, Lyric & Co, le 30 mars 2025. Bach & the Future avec Myriam Ould-Braham, danseuse-étoile et Mickaël Lafon, sujet, membres du Ballet de l’Opéra National de Paris, KLASSIK Ensemble / toutes les photos © Mélanie Florentina photgraphe

LIRE aussi notre présentation du spectacle **Bach & the Future** avec Myriam Ould-Braham, danseuse-étoile et Mickaël Lafon, sujet du Ballet de l'Opéra National de Paris : https://www.classiquenews.com/paris-sainte-chapelle-dim-30-mars-2025-bach-the-future-3eme-festival-opera-lyric-co-myriam-ould-braham-mikael-lafon/

> *PARIS, SAINTE-CHAPELLE, dim 30 mars 2025. Bach & the Future (3ème Festival « OPÉRA LYRIC & CO »). Myriam Ould-Braham, Mikaël Lafon…*

Festival Festival OPÉRA LYRIC &CO 2025 « Miroirs » / du 30 mars au 1er mai 2025 :

LIRE aussi notre présentation du Festival OPÉRA LYRIC &CO 2025 « Miroirs » / du 30 mars au 1er mai 2025. Myriam Ould-Braham, Arielle Dombasle, Marine…
https://www.classiquenews.com/paris-sainte-chapelle-festival-opera-lyric-co-du-30-mars-au-1er-mai-2025-myriam-ould-braham-arielle-dombasle-marine-chagnon-jeanne-gerard-elsa-dreisig-marie-laure-garnier-axelle-saint-cir/

PARIS, Sainte-Chapelle. 3ème Festival OPÉRA, LYRIC & CO : » MIROIRS » du 30 mars au 1er mai 2025. Myriam Ould-Braham, Arielle Dombasle, Marine Chagnon, Jeanne Gérard, Elsa Dreisig, Marie-Laure Garnier, Axelle Saint-Cirel, Karine Deshayes, Fabrice Di Falco, Jeanne Mendoche, Académie de l'Opéra national de Paris, Cyril Auvity, Fabienne Conrad…

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, la Halle-aux-grains, le 26 mars 2025. BEETHOVEN : Concertos pour piano 3, 4 et 5. Chamber Orchestra of Europe, Sunwook Kim (piano et direction)

Les Grands Interprètes **ont invité le Chamber Orchestra of Europe dans un programme généreux incluant rien moins que les trois derniers concertos pour piano de Beethoven. C'est le célébrissime pianiste coréen, Sunwook Kim qui joue**

et dirige du piano. Un tel marathon, nous ne l'avions entendu qu'à la Roque d'Anthéron avec le regretté Lars Vogt en 2018.

Ce soir l'orchestre est divin. Les attaques sont fermes, les rythmes très serrés et la vivacité de chaque musicien est sidérante. Les nuances sont d'une grande subtilité et les couleurs chatoyantes. Le piano de **Sunwook Kim** est impeccable rythmiquement, installant une tension dramatique que rien ne viendra distraire, avec une articulation très précise.

Le *Troisième concerto* de Beethoven est encore grâcieux tout en installant un dialogue très novateur entre le soliste et l'orchestre. L'entente entre le chef-pianiste et l'orchestre est parfaite et tout avance avec évidence. Le mouvement lent installe un superbe dialogue entre les bois et pianiste. Le final plein d'énergie est tout à fait jubilatoire.

Le *Concerto n°4* est bien plus révolutionnaire, en installant un dialogue tendu entre le soliste et l'orchestre. Dialogue mais non conflit même dans le sublime mouvement lent. Cet *Andante con moto* a quelque chose d'orphique. Le dialogue entre l'orchestre tonitruant et le piano *pianissimo* évoque Orphée calmant les monstres des Enfers. La magie opère et ce soir les interprètes se surpassent dans une beauté sonore idéale.

Après l'entracte, le sublime *Cinquième concerto dit l'Empereur* va porter au triomphe l'orchestre et le pianiste. Le feu, le brillant et surtout un élan irrépressible sont partagés entre le chef-pianiste et l'orchestre. C'est puissant sans violence, brillant sans effets extérieurs. La technique du pianiste est grandiose et la virtuosité des musiciens de l'orchestre n'est pas moindre. Il est possible de penser avoir entendu une version idéale. Le public est ravi et applaudit avec enthousiasme. La générosité de ce concert n'a échappé à personne surtout en ce temps de restrictions budgétaires

générales.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, la Halle-aux-grains, le 26 mars 2025. BEETHOVEN : Concertos pour piano 3, 4 et 5. Chamber Orchestra of Europe, Sunwook Kim (piano et direction).Crédit photographique © Hubert Stoecklin

---

CRITIQUE, concert. METZ, Grande salle de l’Arsenal, le 28 mars 2025. LISZT / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Metz Grand-Est, Marie-Ange N’Gucci (piano), Keri-Lynn Wilson (direction)

Le 28 mars 2025 restera gravé dans les mémoires des mélomanes messins : la Cité Musicale a vibré sous l'énergie électrisante de l'Orchestre National de Metz Grand-est, dirigé avec une maestria impressionnante par la cheffe australienne Keri-Lynn Wilson. Au programme, deux monuments de la musique symphonique interprétés avec une intensité rare : le *Deuxième Concerto pour piano* de Franz Liszt, porté par la virtuosité envoûtante de la pianiste française Marie Ange N'Gucci, et la *Dixième Symphonie* de Dmitri Chostakovich, déployée dans toute sa puissance dramatique.

Dès les premières notes du *Concerto n°2* de Liszt, **Marie Ange N'Gucci** a captivé la salle par son toucher à la fois délicat et puissant. Son interprétation, loin de tout académisme, a épousé les contrastes du romantisme lisztien avec une sensibilité remarquable. Les cadences scintillent, les passages lyriques chantent avec une grâce aérienne, tandis que les moments les plus véhéments jaillissent avec une énergie presque théâtrale. La phalange messine, placée sous la baguette précise et inspirée de **Keri-Lynn Wilson**, tisse un dialogue fascinant avec la soliste, entre éclats symphoniques et murmures poétiques. Le *finale*, d'une virtuosité étourdissante, soulève une ovation unanime – le public, visiblement subjugué, n'a pas ménagé ses applaudissements.

Dans la seconde partie de soirée, la *Dixième Symphonie* de Chostakovich a confirmé l'excellence de l'orchestre et de sa cheffe. **Keri-Lynn Wilson**, dont la lecture allie rigueur et passion, a magistralement restitué l'âme tourmentée de cette œuvre. Le deuxième mouvement, souvent associé à la figure de Staline, a été traversé d'une violence sourde et implacable,

tandis que le troisième mouvement, avec son motif mélancolique en hommage à DSCH (le monogramme musical du compositeur), a été porté par une émotion palpable. Les musiciens de l'**Orchestre National de Metz Grand-Est** ont démontré une cohésion et une engagement remarquables, des cordes profondes et tourmentées aux cuivres héroïques, en passant par les bois d'une expressivité déchirante.

Cette soirée a été bien plus qu'un concert : une expérience musicale totale, où chaque interprète a donné le meilleur de lui-même sous la direction inspirée de **Keri-Lynn Wilson**. **Marie Ange N'Gucci**, en étoile montante du piano français, a confirmé son immense talent, tandis que l'orchestre a brillé dans un répertoire exigeant avec une maturité impressionnante. La **Cité Musicale de Metz** peut être fière d'avoir offert un tel moment de grâce – un rendez-vous avec le génie de Liszt et Chostakovich, servi par des artistes au sommet de leur art.

CRITIQUE, concert. METZ, Grande salle de l'Arsenal, le 28 mars 2025. LISZT / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Metz Grand-Est, Marie-Ange N'Gucci (piano), Keri-Lynn Wilson (direction). Crédit photographique © Yuri Griaznov

CRITIQUE, concert. ANGERS, Palais des Congrès, le 27 mars 2025. BEETHOVEN / DEBUSSY / ZEMLINSKY. Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel (direction)

C’est un concert “maritime” que proposait à son public l’Orchestre national des pays de la Loire, en mettant en miroir trois ouvrages ayant trait à l’univers aquatique : le choeur “*Mer calme et voyage heureux* » de Ludwig van Beethoven, la célébrissime “*Mer*” de Claude Debussy et la plus rare “*Petite sirène*” d’Alexander von Zemlinsky.

La soirée a cependant débuté par un discours de deux syndicalistes de l’ONPL, dénonçant le désengagement de la Région en matière culturel, avec un budget 2025 revu drastiquement à la baisse… Puis la musique reprit ses droits, sous la gestuelle toujours aussi aérienne et souple du directeur musical de la phalange ligérienne, **Sascha Goetzel**, avec d’abord la Cantate de Beethoven écrite en 1814 sur deux poèmes de Goethe : “*Meerestille und Glücklich Farht*”. Cette pièce met immédiatement en exergue la justesse d’intention du fringant chef autrichien, autant que la qualité d’exécution de la formation symphonique et du chœur. Préparé par sa chef attitrée **Valérie Fayet**, ce dernier développe d’abord en

douceur le premier *Lied* du grand dramaturge allemand, pour se dynamiser ensuite dans la seconde partie, *Allegro vivace*. Après cette relative rareté, *La Mer* (1905) de Debussy ramène l'audience angevine vers des rivages plus connus. Les solistes s'y avèrent excellents, tandis que les *tutti* se montrent impressionnants, notamment du côté des cordes. La vision de Goetzel s'avère globalement assez spectaculaire, laissant par exemple les trombones éclater à la fin de la première des trois esquisses (“*De l'aube à midi sur la mer*”). Les deuxième (“*Jeux de vagues*”) et troisième (“*Dialogue du vent et de la mer”*) sont tout aussi réussies, en raison de leur caractère fiévreux et emporté.

Après la pause, quelle belle découverte que cette “*Petite sirène*” (“*Die Seejungfra*u”) du compatriote du chef, le génial Alexander von Zemlinsky. Composée en 1903, la partition rappelle les poèmes symphoniques de Liszt par sa musique à programme, inspirée d'Andersen, tout en faisant appel à une orchestration beaucoup plus foisonnante et imposante. La même fougue remarquée dans Debussy porte également l'interprétation de Sascha Goetzel, les épisodes les plus descriptifs, comme l'évocation de la tempête, prenant beaucoup de relief. Le chef ainsi avec les *tempi*, ralentissant dans les passages lents, admirablement apaisés, pour mieux surprendre dans les *tutti* embrasés qui surviennent tels d'irrésistibles soubresauts de pulsation rythmique. On se répète, une bien belle découverte !

CRITIQUE, concert. ANGERS, Palais des Congrès, le 27 mars 2025. BEETHOVEN / DEBUSSY / ZEMLINSKY. Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel (direction). Crédit photographique © Sébastien Gaudard